



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Lucien**

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

Défense du discours precedent

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45077**

font ébloüis de son éclat & de ses lumières. L'Espérance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses côtez la Tromperie & la Servitude, & derrière, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en-bas, nus, honteux & dépouillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Repentir qui les livre au Desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Considere si tu veus suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souvien-toy du Sage, qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos mal-heurs, dont nous sommes cause nous-mêmes.*

DEFENSE DU DISCOURS  
PRECEDENT.

*C'est une Apologie pour soy-même, sur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelque autre semblable, il semble avoir contrevendu à ses maximes.*

IL y a long-tems que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peus penser de me voir entrer au service de l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car je m'imaginais que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-même: Quoy! après avoir tant blâmé la servitude, s'y jeter volontairement! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions? Il faut qu'il ait esté bien ébloüi de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer

d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy est si naturelle. Voilà à peu près ce que tu as dit, à quoy tu ajouteras peut-estre un conseil d'amy. Tu sças me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-tems, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes salutaires pour empêcher les gens de Letres de tomber en un endroit assez glissant, & dans un piège capable d'atraper les plus habiles. Mais puisque tu y es tombé toy-même, songe à supprimer de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Lété à tous ceux qui l'ont veu & oüy, de peur qu'on ne te reproche la même chose qu'à Bellérofon, \* d'avoir esté toy-même l'instrument de ton mal-heur. Car pour te dire la vérité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je ne trouve bien empêché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un César, mais que tu n'as pas de même, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu es esclave en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouvrage que tu as leu, & que tu t'es servi des plumes d'autrui, comme la corneille d'Élope; ou que tu as fait comme ce Legislateur des Crotoniates, qui après avoir fait des loix sanglantes contre l'adultère, fut trouvé couché avec sa belle-sœur, & se lanca hardiment dans le feu, quoy qu'il voulût changer son supplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuse, qui est une passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après avoir décrié le service des Grands, tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-même*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la représentation des personnages des Dieux & des Heros, & te

\* Bellé-  
fon porta  
les lettres  
qui conte-  
noient  
qu'on le  
fit mourir.

Salathe.

font pourtant que des faquins, ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec aplaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy jeta. Ainsi ayant voulu faire le Legislateur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Philosophie que du bout des levres. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, après avoir insulté si hautement aux mal-heureux que la pôvreté contraint de servir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit un remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-même. Voila à peu près ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est tems que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier; si non, je te supplieray comme grand Orateur, de supléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaît; ou si quitant cette défense, comme trop foible & trop commune, Je nieray que ce soit pour la récompense que je me suis mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la nécessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y suis contraint par la pôvreté, dont les éguillons sont si poignans, que Téognis pardonne à celuy qui se noye ou se precipite pour les éviter. Voila à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur; Mais ne

crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande que celle d'Argos qu'on y soit contraint d'aler cultiver les terres de l'Arabie, ni moy si mauvais Orateur que pour avoir recours à une si lâche défense. Prenons donc une autre route, & considerons ensemble, s'il y a quelque point quelque difference entre le service des Grands & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du service & de la recompense, la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage, & l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces aussi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des appointemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes différentes sous pretexte qu'on se sert d'un même terme pour les exprimer, ni mettre en même rang tous ceux qui tirent quelque recompense du Prince pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on viendrait jusqu'à s'ataquer à la personne même de l'Empereur, comme je diray tantôt. Aussi n'est compris dans ma censure que les gens de Lettres, car encore qu'ils soient aux Grands comme les autres hommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pu par cela part au Gouvernement. Si je voulois donc améliorer ma condition autant que tu la ravales, je desirerois que bien loin de servir, je fais la charge du Prince d'Egypte, & suis l'arbitre de la Province, en contentant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en charge l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçois par appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des gages tres-considerables. Au lieu de cela, qu'en m'aquitant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que

autres  
passe  
qui ne  
pensé  
Car sa  
comm  
& les  
& les  
& la  
sorte  
prend  
que d  
propo  
si j'av  
Filoso  
sujet  
& pec  
s'emp  
peut d  
rendre  
tez à  
haute  
en la  
main  
soin,  
même  
me di  
eût qu  
que j'  
que j'  
ment  
veu q  
tu y a  
& cor  
Rhet  
mon t  
occup  
cause  
ton ap

autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la recompense, & que le Prince même n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les louanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la recompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la même proportion que du petit au grand. Veritablement, si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son Prince & à son pays? Ajoûtez à cela, que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nôtre nature & à nôtre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-même, sans estre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eût quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois aquis quelque reputation. Et veritablement je ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que je faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & recevois de grandes recompenses de mon travail. Je t'ay écrit ceey au milieu de mes occupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que je fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent

damnent

darnement tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippocrate ne soucie point, comme dit le Proverbe.

*Il y a icy un traité, sur ce que Lucien s'estoit pris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin qu'on a coûtume de dire le soir, comme qui dit bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous garde. Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allegations, qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à notre façon.*

## HERMOTIME, OU DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre que toute leur félicité n'est qu'une chimere, & que personne n'y est parvenu.*

### DIALOGUE

#### DE LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. **A** Te voir aler si vite, Hermotime, avec ton livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe; Car tu remués les levres & fais des gestes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est ce point que tu repassés dans ton esprit quelque question épineuse ou quelque argument captieux, pour n'être pas même inutile pendant le chemin, & faire tous jours quelque progrès dans la Vertu?

HERMOTIME. Il est vray que je songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le tems qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte, & l'art long & difficile. Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie.